





On dirait que grandir consiste à continuer sa vie à côté des dégâts. Parvenir à faire sa vie, à prendre du plaisir à vivre dans la conscience de ravages, l'expérience des dommages, la pure confrontation au pire. Et ce tout en gardant son âme d'enfant, à la bonne heure. Il n'existe pas d'âme et franchement l'histoire humaine est un tissu mauvais, il faut le reconnaître, tissu qui gratte, peau de chagrin. Au début, et au mieux, ton enveloppe est douce, après ça se déchire et te voilà, un jour ou progressivement, jeté dans le pourquoi des choses qui ne devraient pas être. Grandir défie la raison. Tu t'accroches à l'idée que les trous du tissu peuvent être recousus. Tu t'accroches à l'idée que personne n'a le désir profond de souffrir ni de faire souffrir et que l'histoire humaine ne se résume pas, qu'il y a des envolées, qu'il y a des feux de joie. Grandir consiste à continuer sa vie en brodant de gentils motifs dans les plis de la couverture, des figures flamboyantes, à rembourrer la couche, la rendre plus moelleuse. Limiter les dégâts, dévier les effets de la dévastation. La pure fabrication du meilleur pour contrer. À l'échelle des atomes, l'entrelacs sans scrupule, sans larmes, sans sourires, ni lâche ni méchant ni miséricordieux. Un atome à côté d'un autre, attirance et répulsion, fusion, fission, point. Les relations humaines sont tapissées d'affects. La toile dure, élastique, chaleureuse, glaçante, aride, humide, la toile qui rapetisse, la toile qu'on rapetasse et la toile comme un voile doublant le sol commun, la courbe de la terre piquée, levée, bordée. Grandir consiste parfois à tirer la couverture vers soi. D'une serviette en papier sur un bord de trottoir, l'enfant fait un lit pour ses deux doudous. Parfois grandir consiste à réussir à dormir. Il faut se mettre en boule quand on n'a qu'un manteau. Grandir consiste à résister, à s'endurcir le cuir pour pouvoir se passer des berceuses aux joues roses. Tes dix doigts d'araignée refusent de s'acharner à capturer des proies en même temps qu'ils refusent de se laisser piéger. Virtuellement la toile ne réchauffe pas tant. Grandir consisterait à coudre, avec des quantités de fils très transparents, des petits bouts de fils pris dans les franges du monde et les muscles et les os, à coudre patiemment et furieusement, emmêlant nos phalanges de sueur et de sang à la cadence hirsute de battements de cœurs pas du tout accordés, ton ultime linceul. Faire mentir la misère, tricher avec la trame. Dénuder la bonté parce que grandir consiste à virer le tapis sous lequel on la pousse avec l'âme et les fous, les simples et les rêveurs et celles et ceux qui depuis toujours et encore, nouent solidement ensemble ce que doit être bien.

On dirait que grandir consiste à continuer sa vie à côté des dégâts. Parvenir à faire sa vie, à prendre du plaisir à vivre dans la conscience de ravages, l'expérience des dommages, la pure confrontation au pire. Et ce tout en gardant son âme d'enfant, à la bonne heure. Il n'existe pas d'âme et franchement l'histoire humaine est un tissu mauvais, il faut le reconnaître, tissu qui gratte, peau de chagrin. Au début, et au milieu, ton enveloppe est douce, après ça se déchire et te voilà, un jour ou progressivement, jeté dans le pourquoi des choses que tu ne devrais pas être. Grandir défie la raison. Tu t'accroches à l'idée que les trous du tissu peuvent être recousus. Tu t'accroches à l'idée que personne n'a le désir profond de souffrir ni de faire souffrir et que l'histoire humaine ne se résume pas, qu'il y a des envolées, qu'il y a des feux de joie. Grandir consiste à continuer sa vie en brodant de gentils motifs dans les plis de la couverture, des figures flamboyantes, à ramblayer la couche, la rendre plus moelleuse. Limiter les dégâts, dévier les effets de la dévastation. La pure fabrication du meilleur pour continuer. À l'échelle des atomes, l'entrelacs sans scrupule, sans larmes, sans sourires, ni lâche ni méchant ni miséricordieux. Un atome à côté d'un autre, attirance et répulsion, fusion, fission, point. Les relations humaines sont tapissées d'affects. La toile dure, élastique, chaleureuse, glaçante, aride, humide, la toile qui rapetisse, la toile qu'on rapetasse et la toile comme un voile doublant le sol commun, la courbe de la terre piquée, levée, bordée. Grandir consiste parfois à tirer la couverture vers soi. D'une serviette en papier sur un bord de trottoir, l'enfant fait un lit pour ses deux doudous. Parfois grandir consiste à réussir à dormir. Il faut se mettre en boule quand on n'a qu'un manteau. Grandir consiste à résister, à s'endurcir le cuir pour pouvoir se passer des berceuses aux joues roses. Tes dix doigts d'araignée refusent de s'acharner à capturer des proies en même temps qu'ils refusent de se laisser piéger. Virtuellement la toile ne réchauffe pas tant. Grandir consisterait à coudre, avec des quantités de fils très transparents, des petits bouts de fils pris dans les franges du monde et les muscles et les os, à coudre patiemment et furieusement, emmêlant nos phalanges de sueur et de sang à la cadence hirsute de battements de cœurs pas du tout accordés, ton ultime lien. Faire mentir la misère, tricher avec la trame. Démêler la bonté parce que grandir consiste à virer le tapis sous lequel on la pousse avec l'âme et les fous, les simples et les rêveurs et celles et ceux qui depuis toujours et encore, nouent solidement ensemble ce qui doit être bien.

Chaque fois les ombres tombent juste et chaque fois les geronilles coassent comme il faut comme absolument toutes les choses auxquelles on ne touche pas et merci pour ça

Ce qu'un pas de travers peut remettre, parfois, à l'endroit et sur pied, un pas gauche, un pas gauche ou un pas brouillé, tu trébuches et tout tient à nouveau

?

!

## te fais pas

Bien sûr qu'il y a aussi des noeuds à démanteler, à l'extérieur, en soi et entre toi et moi. Du fluide à laisser filer quand tout est trop crispé, qu'on a le sentiment de ne plus respirer. Lier sans étouffer. Et de l'autre côté bien sûr qu'il y a encore des distances à réduire. Des fragments disparates et comme du vide hurlant, des juxtapositions qui voudraient bien franchement se voir articuler. Il y a cette exigence de la délicatesse. Ce frottement du souple et du solide et de ce qui libère dans ce qui nous accroche. Apprendre à composer. Unir n'est pas confondre. Trouer n'est pas vider. Donner suppose de savoir prendre pour abandonner. Déséquilibre.

## avoir

Ce que pendant nous sommes et nous avons été sacrément ingénieux, du feu au parapluie, cordes d'acier et verre et briques et papier et consorts et paix à nos dix doigts d'où naissent de vrais miracles

C'est la matière qui sait ce qu'on peut faire avec elle et l'idée qui la souffle au cas où nos oreilles écoutent le silence et dans tout ce qu'on croit immobile c'est encore le mouvement qui frémit.

Chaque fois les ombres tombent juste et chaque fois les grenouilles coassent comme il faut comme absolument toutes les choses auxquelles on ne touche pas et merci pour ça

Ce qu'un pas de travers peut remettre, parfois, à l'endroit et sur pied, un pas gauche, un pas gourde une brouille, tu trébuches et tout tient à nouveau

Bien sûr qu'il y a aussi des nœuds à démêler, à l'extérieur, en soi et entre toi et moi. Du fluide à laisser filer quand tout est trop crispé, qu'on a le sentiment de ne plus respirer. Lier sans étouffer. Et de l'autre côté bien sûr qu'il y a encore des distances à réduire. Des fragments disparates et comme du vide hurlant, des juxtapositions qui voudraient bien franchement se voir articuler. Il y a cette exigence de la délicatesse. Ce fol apprivoisement du souple et du solide et de ce qui libère dans ce qui nous accroche. Apprendre à composer. Unir n'est pas confondre. Trouer n'est pas vider. Donner suppose de savoir prendre pour abandonner. Déséquilibre.

Ce que pendant nous sommes et nous avons été sacrément ingénieux, du feu au parapluie, cordes clous verre et brique et papier et consort et paix à nos dix doigts d'où naissent de vrais miracles

C'est la matière qui sait ce qu'on peut avec elle et l'idée qui la souffle au cas où nos oreilles écoutent le silence et dans tout ce qu'on croit immobile c'est encore le mouvement qui frémit

La surface est poreuse et ton corps une éponge même à être insensible toujours ça traverse et ce que tu possèdes aussi bien te possède et nous partageons tout en réalité

Nous avons inventé, par dégoût de la boue, du visqueux, des mélanges, nous avons étalé des solides sur des sols qui sont imperméables. D'abord des majuscules et puis des points finaux. Eurêka ?

l'enveloppe la peau sous la peau le sang mou le magma sous la terre les cailloux n'ont pas ça qui seulement s'effritent, qui sont uniquement

La surface est poreuse et ton corps une éponge même à être insensible toujours ça traverse et ce que tu possèdes aussi bien te possède et nous partageons tout en réalité.

**aie de**

Nous avons inventé, par dégoût de la boue, du visqueux, des mélanges; nous avons étalé des solides sur des sols qui sont impénétrables. D'abord des majuscules et puis des points finaux. Biréka?

L'enveloppe la peau sous la peau le sang mou le magma sous la terre les cailloux n'ont pas ça qui s'effritent, qui sont uniquement

**quoi**

Quelque part on dirait que c'est la même histoire, éviter la douleur, augmenter les plaisirs. Au mieux que vaille la peine, puisqu'il y en a toujours. Que ça vaille le coup, que les petites misères, les efforts consentis de l'ordre du devoir et jusqu'au sacrifice, qu'ils soient récompensés. Quelque part c'est le jeu du calcul épuisant de la compensation. Qu'on ose honnêtement penser qu'on n'aura pas vécu pour rien, qu'on n'aura pas souffert, en vain. Qu'on aura réussi à bien profiter de ce qui fut possible et d'avantage encore si on a de la chance. Par extension aussi, facilité à d'autres, au cas où si jamais, un partage du sensible entre consolation et brutale allégresse. Et vaille. O la belle fin.

La même histoire sans doute à l'échelle de chacun, mais il y a des systèmes et des rapports de force et d'intérêts contraires à l'échelle des groupes. En ce sens on dirait qu'il y a plusieurs histoires. Qu'il y a à jouir, souffrir et aussi faire souffrir et contenter sa classe. On dirait qu'il n'y a pas assez pour tout le monde, qu'il faut la peine des uns pour le plaisir des autres. **faire** Qu'on ne peut pas passer à côté du constat tout à fait évident que les histoires sont sales et que pour nettoyer le balai de l'Histoire a le tranchant grossier. Et qu'il ne sert à rien de changer le récit des hymnes aux berceuses. A bas les échelles. Tout refaire en commun.



Quelque part on dirait que c'est la même histoire, éviter la douleur, augmenter les plaisirs. Au mieux que vaille la peine, puisqu'il y en a toujours. Que ça vaille le coup, que les petites misères, les efforts consentis de l'ordre du devoir et jusqu'au sacrifice, qu'ils soient récompensés. Quelque part c'est le jeu du calcul épuisant de la compensation. Qu'on ose honnêtement penser qu'on n'aura pas vécu pour rien, qu'on n'aura pas souffert, en vain. Qu'on aura réussi à bien profiter de ce qui fut possible et davantage encore si on a de la chance. Par extension aussi, facilité à d'autres, au cas où si jamais, un partage du sensible entre consolation et brutale allégresse. Et vaille. Ô la belle fin.

La même histoire sans doute à l'échelle de chacun, mais il y a des systèmes et des rapports de force et d'intérêts contraires à l'échelle des groupes. En ce sens on dirait qu'il y a plusieurs histoires. Qu'il y a jouir, souffrir et aussi faire souffrir et contenter sa classe. On dirait qu'il n'y a pas assez pour tout le monde, qu'il faut la peine des uns pour le plaisir des autres. Qu'on ne peut pas passer à côté du constat tout à fait évident que les histoires sont sales et que pour nettoyer le balai de l'Histoire a le tranchant grossier. Et qu'il ne sert à rien de changer le récit des hymnes aux berceuses. À bas les échelles. Tout refaire en commun.

Tu n'as pas le dégoût de vivre parce que de bon nombre de choses tu en voudrais encore. Encore. Une telle avidité, une incessante exaltation, un enthousiasme quotidien qui vient comme conjurer les mille déceptions. Encore la lune encore ces pompons d'arbres verts et comme dirait giono « à la perte de la vue ». Encore des pommes de terre depuis des pommes de terre dans la terre à suer jusqu'à les faire sauter. Encore ce fil à linge entre deux murs de briques et encore du piano, des chèvres et des moutons et la mer qui s'en va dans l'horizon lointain et puis des tarentelles dans une ruelle étroite et du feu sur la plage et des rires et des mots dans la douceur d'un soir. Encore de ces objets que l'argile ou le bois rendent complices de l'homme, et le verre et le fer compagnons de labeur, encore de ces objets qu'on ne veut pas jeter. Encore danser encore chanter marcher causer encore te regarder croiser tes bras tes jambes te lever t'approcher t'éloigner t'allonger. Et encore des victoires contre des imbéciles et encore des éclairs à comprendre comment pourquoi qui quand et où et encore des mystères à soudain s'émouvoir, encore nous émouvoir. Encore du beau encore de banales amours. La croix noire d'un oiseau ses ailes aplaties devant le blanc du ciel. Des jardins de cailloux de sable et de râteau. Encore des feuilles, des livres et parce qu'encore délivre. Le reste, qu'on le brûle et que ça nous réchauffe. Encore des couvertures de sauvage tendresse. Encore des aventures...

Tu n'as pas le dégoût de vivre parce que de bon nombre de choses tu en voudrais encore. Encore. Une telle avidité, une incessante exaltation, un enthousiasme quotidien qui vient comme conjurer les mille déceptions. Encore la lune encore ces pompons d'arbres verts et comme dirait giono "à la perte de la vue". Encore des pommes de terre depuis des pommes de terre dans la terre à suer jusqu'à les faire sauter. Encore ce fil à linge entre deux murs de briques et encore du piano, des chèvres et des moutons et la mer qui s'en va dans l'horizon lointain et puis des tarentelles dans une ruelle étroite et du feu sur la plage et des rires et des mots dans la douceur d'un soir. Encore de ces objets que l'argile ou le bois rendent complices de l'homme, et le verre et le fer compagnons de labeur, encore de ces objets qu'on ne veut pas jeter. Encore danser encore chanter marcher causer encore te regarder croiser tes bras tes jambes te lever t'approcher t'éloigner t'allonger. Et encore des victoires contre des imbéciles et encore des éc  
**encore** lairs à comprendre comment p ourquoi qui quand et où et encore des mystères à soudain s'émouvoir, encore nous émouvoir. Encore du beau encore de banales amours. La croix noire d'un oiseau ses ailes aplaties devant le blanc du ciel. Des jardins de cailloux de sable et de râteau. Encore des feuilles, des livres et parce qu'encore délivre. Le reste, qu'on le brûle et que ça nous réchauffe. Encore des courtes aventures de sauvage tendresse. Encore des aventures...

